Un glaneur de signes, Pontalis

*“Trouvez moi un normalien sachant écrire* !” Ainsi fut engagé Georges Pompidou pour préparer les discours du président De Gaulle. Le mot est resté. Il a fait fortune. Depuis, on cherche en vain un psychanalyste sachant écrire. Ils n’ont pas été légion bien que Sigmund Freud, le premier d’entre eux, soit souvent considéré, par ses détracteurs le plus souvent et non sans ironie, comme “un écrivain” ; l’oeuvre d’André Green témoigne d’un vrai souci de l’écriture, quelques autres encore. Et J.B. Pontalis comme l’illustre magnifiquement le fort volume que son éditeur vient de lui consacrer sous le titre bienvenu *Œuvres littéraires* (édition de Martine Bacherich, introductions d’Antoine Billot et Vincent Delecroix, 1344 pages, Quarto/Gallimard)*.* Il contient des récits (*Un homme disparaît…),* des textes sur le langage (Flaubert, Leiris, James, Conrad…), des entretiens (Dolto, M’Uzan…). Littéraire, c’est écrit sur la couverture.

Sa vie quotidienne se divisait en fonction de sa double dilection : le matin derrière son bureau chez Gallimard, l’après-midi derrière son divan chez lui. A moins que ce ne fut l’inverse, ce qui importe peu. Et entre les deux, une incessante activité de lecteur. Outre ses ouvrages sur l’inconscient, les fantasmes ou l’après-freudisme, il prenait un vif plaisir à écrire de brefs récits où s’épanouissait son tempérament de dormeur éveillé. Pas des nouvelles mais ce qu’il faudra bien appeler un jour des Pontalis. *Marée basse Marée haute* (2013) est plein d’histoires qu’il a vécues ou qu’on lui a racontées. Des amours et désamour. Le thème ? Les choses de la vie. Des vies comme neuves plutôt que des résurrections. Un pas de côté suffit à passer à côté de son destin, d’une fuite en avant l’autre, avant d’envisager plus tôt qu’on ne l’a cru les choses de la mort. Quelle vanité de croire qu’on peut échapper à la chaîne du temps ! C’est truffé de rencontres gouvernées par des hasards et des coïncidences, mais allez savoir. Chacun sa petite histoire magnifiée par lui-même sans qu’il soit nécessaire de transfigurer ces banalités en littérature. C’est que l’auteur a la délicatesse de ne pas prendre les drames au tragique. Parfois l’allusion à un film s’impose et les *Oiseaux* d’Hitchcock se posent sur la page. Un livre passe par là et c’est *La Mort d’Ivan Illitch*, le vrai chef d’œuvre de Tolstoï, qui permet de comprendre pourquoi un vivant au seuil du trépas a besoin à son chevet d’un paysan qui lui dise la vérité dans son atroce simplicité. Ainsi la mémoire par associations convoque-t-elle aux derniers instants des œuvres qu’elle avait jusqu’alors enfouies.

C’est raconté gratuitement, sans autre but avoué, et sans désir de convaincre. Pas le genre d’un homme qui avoue rêver encore d’Oreste, son cocker au regard mélancolique, un demi-siècle après sa mort. Il n’est pas seulement solidaire de tous ses âges mais de toutes ses humeurs ; nostalgique d’un temps où régnait l’antique théorie des humeurs (sang, phlegme, bile, atrabile), il revendique pour son propre compte les délices de se livrer à l’humeur vagabonde, naviguant entre les deux pôles desdits bipolaires. Peut-être M. Pontalis va-t-il finir par s’évader de J-B pour rejoindre la famille de papier de Gonçalo M. Tavares en *bairro*, entre M. Plume et M. Teste. Ce livre était son signe ultime et sa dernière trace. A croire qu’en se retirant au plus bas la marée a emporté le corps, et qu’en remontant au plus haut elle en a ramené le livre.

Sa collection « L’un et l’autre » fut une éclatante tentative de renouvellement de l’art de la biographie sous la forme de vies brèves en miroir avec l’auteur. Des vies «*telles que la mémoire les invente, que notre imagination les recrée, qu’une passion les anime ».* A-t-on rêvé éditeur plus attentif et prévenant ? Pontalis était à l’écoute comme d’autres sont aux aguets. Il y faut une vraie générosité, d’autant que la sienne, flottante, limbique, était exempte de la moindre brutalité. Fils de grands bourgeois industriels, il éprouvait une certaine aversion pour les frontières, qu’elles fussent frontières de classes ou de castes. Rebelle aux catégories convenues, aux diktats des choix binaires et aux genres littéraires tranchés, l’éditeur favorisa à travers sa collection des récits en miroir gouvernés par une vision littéraire des choses d’une grande souplesse « et qu’on ne saurait perdre sans y perdre tout un art de vivre ». Une vraie liberté dans l’écriture.

Comment être à la fois le fils de son père tout en refusant résolument d'être le descendant de sa famille ? Cette contradiction est au coeur de *Frère du précédent* (2005) Explorant le lien intime, puissant, énigmatique qui le liait à son frère, l'auteur dressait un inventaire des couples de frères, du meurtre originel de Caïn sur la personne d'Abel en passant Romulus et Remus, les Rimbaud, les Van Gogh, les Corneille, les Lumières, les Montgolfier, les Goncourt et les Grimm, entre autres. Autant de cas revisités non en biographe mais en glaneur de signes. Le roman n'est pas en reste qui lui offre des voies royales pour l'interprétation, notamment *Le Maître de Ballantrae* de Stevenson, *A l'Est d'Eden* de Steinbeck, *Mon frère* de Pierre Loti et *Frères ennemis* de Kazantsakis. C'est bien vu car Pontalis sait aussi bien lire qu'il sait écouter, mais sans surprise. C'est ailleurs, dans les interstices, qu'il faut chercher les pépites. De quoi récompenser le lecteur d'avoir fait le détour.

    Il y a d'abord ce *Miel de bourdon* de Torgny Lindgren, roman de la désolation dont je ne savais rien et que je brûle désormais de lire : l'histoire de Hadar et Olof qui vivent coupés du monde dans deux maisons semblables et voisines et qui se vouent une haine absolue jusqu'à l'instant de leur mort, et au renversement du corps de l'un sur l'autre, enfin détendus dans leur étreinte fraternelle. Il y a ensuite l'aveu de J.B.Pontalis qui ne croit pas en la fraternité native mais en la fraternisation. Il y a enfin le plus beau chapitre de cette enquête sur la fratrie, cinq pages intitulées "Le petit frère". Elles disent l'importance de Rudy dans la vie et l'oeuvre de Patrick Modiano, de deux ans son cadet, mort de maladie lorsqu'ils étaient adolescents. Pourtant ce chapitre n'est pas à sa place car le sujet est tout autre. Un monde sépare toutes les couples de frères des Modiano : la mort, justement, à la fleur de l'âge. "Le petit frère" relèverait d'un autre livre sur ces hommes et ces femmes dont la vraie naissance date de la mort du frère ou de la soeur avant l'âge de la maturité. Ce fil rouge suffit à tenir une existence.

Au-delà de l’intelligence critique du grand lecteur en lui, par-dessus l’épaule duquel nous relisons d’un autre œil le *Duel, l’Âge d’homme* ou tel autre texte de Virginia Woolf, ce Quarto Pontalis est un bloc de sensibilité.